

# La passion amoureuse. Béatrice Braun , Rachi, le 7 janvier 2019

La passion : s'agit-il de trouvailles ? De retrouvailles ? Retrouvailles avec qui ou avec quoi ? comment se conjuguent amour, passion et transfert ? Ce sont quelques-uns des thèmes que je vais brosser.

La notion de retrouvailles a déjà été évoquée précédemment : avec Danièle Lévy nous avons rencontré un Descartes, très investi dans la recherche, peu attiré par les femmes, sauf un peu par les loucheuses, à l'instar de la nounou qui s'était occupée de lui après la mort très prématurée de sa mère quand il avait trois ans. En tous cas c'est parmi elles qu'il se fit quelques compagnes.

Anne Delafosse-Bazin nous a parlé du petit garçon d'Hélène Deutch et de la catastrophe psychique qu'aurait pu représenter pour lui le départ de sa nounou adorée, celle qui suppléait à la mère absente, si celle-ci ne s'était pas rendu compte de ce qui se passait et n'était pas revenue vers son enfant, ce qui a permis à l'enfant de déplacer le fort investissement affectif précédemment orienté vers sa nounou.

Mère morte, nounou disparue, dans les 2 cas il y a une notion de manque ; et c'est ce fil du manque que je vais essayer de suivre pour montrer comment il teinte les relations ultérieures, devenant parfois le creuset qui va animer la passion.

C'est paradoxal : dans l'argument il est retrouvailles avec un désir ancien, là je parle de retrouvailles avec un manque ancien, tout du moins un trop grand manque, il va sans dire car du manque il y en a toujours.

Tout d'abord je parlerai de 2 textes où il est question de passion chez des hommes. Je m'y intéresse d'autant plus que je suis surprise de souvent retrouver chez mes analysants hommes un très fort attachement à un premier amour, souvent fantasmé, en tous cas source de nostalgie (la vie aurait été tellement plus belle avec elle), voir de mouvements légèrement mélancoliques. Mais sur la mélancolie, Brigitte Martinez nous en dira plus.

Le premier : les délires et les rêves dans la Gradiva de Jensen est un très joli texte de l'écrivain Jensen, publié en 1903, et commenté par Freud (1907), où on voit que la passion est si dangereuse qu'il serait possible d'ériger contre elle des défenses toute sa vie. Heureusement, si on la chasse par la porte elle revient par la fenêtre !

Il s'agit de l'histoire du Professeur Norbert Hanold, archéologue comme son père ; il s'agit d'un homme solitaire, égoïste, replié sur sa seule passion, qui, en visitant l'une des grandes collections d'antiquités de Rome, fut irrésistiblement attiré par un bas-relief, dont, de retour en Allemagne, il put se procurer un moulage en plâtre. Celui-ci représentait une belle jeune femme d'une époque ancienne qu'il imagine marchant sur les dalles de Pompéi, puis à qui il attribue une origine grecque (il rationalise : c'est normal, les grecs furent les colonisateurs de l'Italie du Sud !) ; celle-ci est saisie dans un mouvement de marche, avec une particularité : à son pied gauche, en avant, succède un pied droit à la verticale, ses orteils effleurant à peine le sol. Il l'appelle la Gradiva, « celle qui marche en avant ». On voit alors la passion se déplacer de l'archéologie vers ce bas-relief, puis vers ce pied à la verticale ; notre Norbert se lance alors dans une véritable enquête podologique sur les femmes dans la rue, au risque de passer pour un voyeur, espérant trouver une femme qui marcherait ainsi. Puis il

fait un rêve qui le conduit à Pompéi en 79, le jour de l'éruption du Vésuve : là, devant lui, la Gradiva, court, s'allonge sur une marche du temple d'Apollon, puis meurt, étouffée par les vapeurs de soufre, puis ensevelie. Il n'a pas pu la sauver.

Peu de temps après, fatigué, pas très en forme, il décide de prendre des vacances, et va être amené à fuir Rome, sa destination initiale, agacé, entre autres, par les couples d'amoureux, tous « ces Auguste et Grète » d'humeur joyeuse, qu'il voit partout autour de lui, et qui, selon lui, rivalisent en niaiseries bruyantes ; en fait tout le dérange, les mouches qui collent aux fenêtres et, le reconnaît-il finalement, ce qui le dérange surtout et dont il souffre, c'est quelque chose qui se passe en lui ; de fil en aiguille il aboutit à Naples, puis à Pompéi ; à ce stade, il ne se rappelle ni le rêve, ni la Gradiva,.

En arrivant à Pompéi, ce qui s'est passé les jours précédents lui revient enfin. Là, il se dit que ce qu'il vient chercher, c'est la trace de la pointe du pied de Gravidia dans le sol de Pompéi. Mais Ô miracle, dans le temple de Méléagre il tombe sur la Gradiva en personne, comme ressuscitée 2000 ans après la catastrophe ; s'en suit tout un petit scénario : Plusieurs jours de suite, la Gradiva réapparaît sur le coup de midi pour une heure, puis disparaît, mais est-ce Gradiva, pas Gradiva ? Où retourne-t-elle après cette heure avec lui ? Dans son tombeau ? Quelle langue parle-t-elle ? Est-ce le fantôme d'une pompéienne de l'an 79 ou est-elle réelle, en chair et en os ? Jeu auquel se prête la supposée Gradiva, qui rentre volontairement dans cet inoffensif délire. A un moment, au prétexte d'une mouche à faire partir de sa main, Hanold va la taper vigoureusement, vérifiant par là que cette apparition est faite de chair et d'os, qu'elle peut crier, puis l'appeler par son nom. Au terme de ce jeu, cette jeune femme se révèle être en fait Zoé, la compagne de jeux et de bagarres de son enfance et de surcroît une très proche voisine dans la petite ville allemande où ils habitent... Tout un tas de coïncidences se dévoilent, entre autres le nom de Zoé, Bertgang « celle qui brille par sa démarche ». Zoé raconte : autrefois elle était amoureuse d'Hanold, puis fut dégoûtée par ce qu'il était devenu, un être insensible tout entier passionné par son métier, ne la reconnaissant même pas quand ils se croisent ; mais la voici à nouveau intéressée et amusée par ce jeu de cache cache surprenant et excitant, et Hanold, ainsi apprivoisé, peut reconnaître le lien entre son attrait pour Gradiva et son attrait clivé ou refoulé pour Zoé. Le dénouement heureux, Hanold renonçant à sa passion pour le bas-relief pour se tourner vers Zoé, nous laisse incrédules (une passion qui finirait bien ??? Mais nous n'en sommes qu'au début).

Comme Freud, nous restons sur notre faim. Pourquoi Hanold a-t-il eu besoin d'ériger d'aussi importantes défenses contre cette passion ? ; ce pied si fascinant dressé vers le bas semble ne pas avoir dévoilé toute son énigme ; Zoé le perçoit. Freud, tout en étant très intéressé par la finesse du récit, et par la qualité de thérapeute de Zoé qui, pour aborder un délire, y participe, tout en aidant peu à peu notre héros à s'en dégager, souligne cet inachèvement de l'écriture romanesque « Notre auteur a omis de donner les motifs dont découle le refoulement de la vie amoureuse chez son héros » ; c'est ce qui distingue, dit-il, le romancier du psychanalyste. Ainsi quel objet antérieur se cache derrière Zoé, la mort prématurée des parents d'Hanold y est-elle pour quelque chose ? l'histoire permet seulement d'établir un lien entre le passé d'amours enfantines et le retour du refoulé qui se fait précisément au travers de ce qui a servi à notre héros de défense : sa passion pour l'archéologie. Soulignons dans cette histoire le traçage archéologie, bas-relief, pied, le tout conduisant à Zoé, et derrière elle à ???.

Puisque nous sommes dans l'Aube, je ne résiste pas au désir de parler également du jeune Frédéric de l'éducation sentimentale, roman de Flaubert qui se déroule en partie à Nogent sur Seine, où vit Mme Moreau, la mère de Frédéric. Cet homme a 18 ans au début du roman, 45 ans à la fin....Entre

les deux il va nourrir une passion pour Mme Arnoux, une jeune femme aperçue un beau jour, alors qu'il voyageait en bateau sur la Seine pour rentrer chez lui. « Ce fut comme une apparition » nous dit Flaubert...Et plus loin « les prostituées qu'il rencontrait aux feux du gaz, les cantatrices poussant leurs roulades, les écuyères sur leurs chevaux au galop, les bourgeoises à pied, les grisettes à leur fenêtre, toutes les femmes lui rappelaient celle-là, par des similitudes ou des contrastes violents. Il regardait le long des boutiques, les cachemires, les dentelles et les pendeloques de pierreries, en les imaginant drappés autour de ses reins, cousues à son corsage, faisant des feux dans sa chevelure noire ; dans la montre des cordonniers, les petites pantoufles de satin à bordure de cygne semblaient attendre son pied. Paris se rapportait à sa personne, et la grande ville avec toutes ses voix bruissait, comme un immense orchestre, autour d'elle ».

Nous voyons dans cette description et dans tout un tas d'autres toutes aussi romantiques une efflorescence d'images, comme dans les rêves...En effet la passion se nourrit d'images. Frédéric ne fera jamais l'amour avec Mme Arnoux, qui, en honnête femme, se refuse ; il aura des liaisons avec des succédanés sans que jamais ne décroisse sa passion...Toutefois à la fin du roman Mme Arnoux vient le voir, sans doute, pense-t-il, pour s'offrir à lui. Voilà qu'elle enlève son chapeau et « la lampe, posée sur une console, éclaira ses cheveux blancs. Ce fut comme un heurt en pleine poitrine »...

Et Frédéric, malgré son propre désir, resté ardent en dépit de la déconvenue, ne saisit pas l'occasion et, quand elle s'approche enfin, lui s'éloigne. « Il sentait quelque chose d'inexprimable, et comme l'effroi d'un inceste. Une autre crainte l'arrêta, celle d'en avoir dégout plus tard ; et tout à la fois par prudence et pour ne pas dégrader son idéal, il tourna sur ses talons et se mit à faire une cigarette ». Rien ne se passa.

Entre temps, entre 18 et 45 ans, Frédéric a sacrifié à sa passion sa jeunesse, sa fortune, ses amitiés, sa mère et ses ambitions...Et retrouvant au seuil de la vieillesse son vieil ami Deslauriers ils feront ensemble le constat d'une vie manquée.

Là aussi nous restons sur notre faim. Que représente Mme Arnoux ? La trace du fantasme incestueux est soulignée par Flaubert. Jean Claude Rolland fait une hypothèse : dans le roman, dit-il, se profile « un absent de poids, le père du héros qui, après avoir ruiné sa famille et abandonné son enfant à un lien maternel exclusif et possessif, meurt dans des conditions mystérieuses et quelques peu honteuses ». Or, les premières pages du roman évoquent une autre rencontre, antérieure à celle avec Mme Arnoux. Il s'agit d'un homme que Frédéric va longtemps observer et admirer, séduit par son aisance et sa vitalité. Il s'agit de Mr Arnoux, personnage lui aussi assez peu recommandable dans ses affaires. Est-ce lui qui nourrit véritablement la passion par déplacement de Frédéric pour Mme Arnoux ? Est-ce parce que Mr Arnoux n'est à la fin du roman qu'un vieillard presque mort que Frédéric ne ressent plus l'impérieuse nécessité de posséder celle qu'il aimait tant ? Comme si, dans ce cas elle n'avait plus d'intérêt pour susciter un désir passionnel et pas vraiment d'intérêt pour que s'épanouisse un amour...Mieux valait garder la trace...

Donc il semble que dans la passion, ce qui importe ce n'est pas tant l'objet de la passion que la trace antérieure qu'il vient actualiser ; ou l'objet a de l'intérêt tant qu'il est collé à la trace. Vient-il à s'en décoller, la passion peut tomber d'un seul coup...Or cette trace semble surtout faite d'un manque, d'un négatif qui aspire. Entendons-nous bien : quand l'enfant a pu profiter aussi longtemps qu'il en a eu besoin d'une « mère suffisamment bonne » (Winnicott ; par mère entendons objet maternel, qui peut être un substitut de la mère), il s'est nourri psychologiquement de cet apport, le garde en lui, comme une sorte de cadre interne sécurisant, et peut alors faire de nouvelles expériences, reporter sur d'autres sa capacité d'aimer et surtout de se sentir aimé. Mais quand l'expérience de cette dyade n'a pas eu lieu ou a été vécue mais mal ou trop vite interrompue, il y aura un manque terrible

et l'enfant cherchera toute sa vie ce qu'il n'a pas eu ou ce qu'il a perdu trop vite, sans avoir eu le temps psychique nécessaire pour se préparer à la séparation. Ce sera cette trace d'un manque qui entrainera un désir d'autant plus puissant, exclusif, captatif, idéalisé, dans le tout ou rien, que le manque aura été plus profond. La passion se nourrit d'un manque et crée le manque : celui ou celle qu'on aime passionnément n'est jamais assez là, ne doit jamais échapper au passionné...Ce qui n'est pas sans créer des souffrances.

NB : le manque existe toujours ; on n'a jamais tout à fait tout eu, et si c'était le cas on n'aurait plus rien à désirer, ce qui n'est pas mieux, mais on le devine, tout est question de dosage.

Encore faut-il que, dans le travail avec les patients, on puisse in fine comprendre ce qui a manqué.

Je donnerai l'exemple fictif d'Annabelle, condensation de plusieurs patients rencontrés : celle-ci est tombée passionnément amoureuse d'un homme riche et beau à l'emploi socialement valorisé : il est cadre supérieur dans une grosse entreprise, possède 2 voitures. Sa femme l'a quitté dans des conditions épouvantables, lui laissant à charge 1 petite fille...Or peu à peu il s'avère qu'en dehors de son boulot, qu'il n'investit pas trop mal mais où il est connu pour des sautes d'humeur qui font peur à certains, il n'y a rien...Que la télé pour son bruit de fond et les jeux vidéo. Annabelle se plie en 4 pour que le couple se construise, pour qu'il y ait quelques moments agréables. Lui suit, sans intérêt véritable ni initiative et petit à petit il s'avère qu'il est probablement fort déprimé ; elle est de plus en plus angoissée, épuisée. Lui s'en aperçoit et décide de rompre, peut-être avant d'être quitté ; l'aurait-il été ? Annabelle malgré son énorme désenchantement, son malaise et sa raison qui lui dit qu'avec cet homme il n'y a rien à attendre de plus, reste désespérément accrochée, comme coupée en deux parties, celle de la raison et celle de la passion. La proposition de rupture, au lieu de la soulager, résonne en elle comme un abandon épouvantable, alors qu'elle-même manifestait tant de signes de déception que la rupture était inévitable. Bref, elle va très mal. Or Annabelle, fille unique, a eu une mère malade psychologiquement et physiquement, souvent hospitalisée, en psychiatrie notamment, et un père qui, assez vite, s'est détaché de la maison pour aller voir ailleurs. A travers le travail et le transfert renaît la trace de l'amour fou d'une petite fille pour une mère absente par la force des choses, mère qu'elle voulait absolument sauver, sortir d'affaire, s'y épuisant et renvoyée à chaque tentative à une impuissance impensable, impuissance qui suscitait aussi beaucoup d'agressivité en elle. On voit donc quel scénario se rejouait au travers du lien avec son amant...ce qui manquait et qu'elle recherchait désespérément, ce n'était pas tant d'avoir un bon objet (elle en a eu, a connu beaucoup de personnes qui l'ont aidée et soutenue et ça n'a pas suffi) c'était de pouvoir enfin avoir la puissance de guérir sa mère...L'impuissance dans laquelle la plongeait l'incapacité à le faire lui infligeait une blessure narcissique immense. Dans le travail analytique, l'analyste, dans le transfert, peut-être perçu parfois comme la mère déprimée, parfois au contraire comme un objet secourable de si grand poids, tellement idéalisé, que la rencontre avec un tel personnage souligne d'autant plus ce qui a manqué et manquera toujours etc...On devine qu'il y a différentes figures de l'amour et de la haine, autant dire de la passion qui se projettent sur l'analyste qui, tel un médium malléable (Marion Millner) doit se laisser, comme Zoé, prendre pour ce qu'il n'est pas ou pas vraiment pour qu'ensuite le patient puisse se défaire de ces illusions.

Et l'amour par rapport à la passion ? Car les choses ne sont peut-être pas si différentes. On dit que le début d'un état amoureux est une petite psychose (Christian David). Sauf que pour aimer il est nécessaire de faire peu à peu ce chemin de lucidité qui consiste à accepter que l'objet ne soit pas collé à la trace (même s'il en reste un petit quelque chose), ait son existence propre, ses défauts et ses qualités, ses différences.

Alors que, comme le dit Octave Mannoni (c'est le titre d'un de ses articles), « le passionné ne veut rien savoir ».

Car, il faut bien le dire, la passion, étrangement, procure des bénéfices secondaires, celui notamment de donner l'impression au passionné de vivre intensément, pleinement, même si c'est dans la douleur, parfois extrême, et les tourments. On voit donc la nécessité si on veut sortir de ce qui est parfois un cauchemar, de trouver un sens nouveau, et pourquoi pas, une illusion nouvelle, moins couteuse. On peut, par exemple trouver un analyste sur qui transférer suffisamment d'affects passionnels pour qu'ensuite celui-ci nous accompagne le temps qu'il faudra sur le chemin de la déprise, de la désillusion.

A retenir :

-Les liens les plus forts sont avec ce qui a manqué. (On ne prend parfois pas assez en compte l'attachement énorme, nourri d'idéalisation, qui lie l'enfant en instance de placement avec son parent, jugé incompetent, voir maltraitant et à écarter !!)

-La trace et surtout le collage à la trace de la personne passionnément aimée ou haïe, dans le tout ou rien, sont le support du lien passionnel.

-On peut avoir l'espoir qu'un travail analytique permette d'identifier le manque, afin qu'au lieu qu'il soit un gouffre qui aspire, il puisse se remplir peu à peu, par petites quantités, du bonheur de vivre ...

## BIBLIOGRAPHIE

Je ne mentionne là que les trois ouvrages principaux utilisés. Les auteurs d'autres citations peuvent facilement être retrouvés sur internet. Brigitte en cite un certain nombre.

-Gustave FLAUBERT, l'éducation sentimentale. Gallimard/Folio classique

-Sigmund FREUD, Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen. Gallimard/Folio essais

-Jean Claude ROLLAND, guérir du mal d'aimer ; Gallimard, 1998